Jean MATROT

Les Habilleurs

Roman

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse http://www.alexandrie.org
Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur
Date de publication : 21-11-2000

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

La pièce vibre sous mes mains. A chaque passage supplémentaire, la dégauchisseuse enlève un peu plus de bois, effaçant progressivement les marques grises laissées par le temps. J'ai relevé le protecteur pour travailler plus efficacement. Tous le monde procède de la même manière. Quelques esprits savants s'évertuent à rechercher des solutions pour que les phalanges cessent de gicler en l'air mais finalement, on se retrouve obligés de travailler sans protection si on veut garder la cadence… la cadence et le boulot.

Ici, nombreuses sont les mains où ne subsistent que quelques moignons, des souvenirs d'index, de majeur. Le plus bizarre, c'est le matin, au moment des salutations. Rien de plus surprenant, frustrant, de ne trouver qu'un ou deux doigts à serrer. Mon père dit qu'au moins comme ça, il ne risque pas de s'en couper un autre. C'est un fait.

J'ai les mains bien à plat, posées sur le plateau de chêne. A chaque nœud que la lame rencontre, le bruit devient plus fort, plus envahissant. De petites détonations résonnent parfois quand vraiment ça devient trop dur. Je tiens la pièce de bois fermement pour que la surface dégauchie soit bien plane. Ce boulot me plaît. La difficulté est mineure et pourtant, arriver à avoir une face aussi lisse que si elle avait été rabotée nécessite un travail tout en finesse. Il faut aller suffisamment vite pour ne pas brûler le bois tout en évitant de laisser des ondes dues à une trop grande célérité. Certains dégauchissent pratiquement en un seul passage, du moins, en très peu. Ils entaillent la pièce profondément, au risque de créer des marques irrémédiables, de casser les lames de l'outil. Ce genre de personne ne reste jamais très longtemps à la fabrique.

Trois coups de sonnette retentissent dans l'atelier. Nous tournons tous la tête dans la même direction. Derrière la vitre de l'aquarium, mon oncle me fait signe de le rejoindre. J'enlève le casque, appuie sur l'interrupteur de la machine. Au passage, je stoppe aussi l'aspiration en donnant un coup de pied dans l'arrêt d'urgence. J'aime assez faire ça quand il me regarde.

Tout en gravissant les marches menant à la cage de verre, je me demande ce qu'il va encore avoir à me reprocher.

Lorsque j'ouvre la porte, il se tourne, mime la surprise. Je m'approche sans rien dire, lui assène une tape faussement amicale sur l'épaule. Edouard a beau être chef, il ne doit pas oublier d'être mon oncle. On ne peut pas dire que ça lui plaise beaucoup. Il me désigne le combiné de son téléphone.

-Ta femme.

Nous ne sommes pas mariés, n'en déplaise à la famille. Comme je saisis l'appareil, il ajoute :

-Je suis pas standardiste.

D'un regard, je l'envoie balader.

Rose s'énerve au bout du fil :

-Allo ? Allo !
Edouard quitte la pièce.
-Ouais. Qu'est-ce que tu veux ? Je t'ai déjà dit de pas m'appeler ici.
-C'est important.
Je pense : comme d'habitude, mais n'en dis rien. J'attends.
-André ? t'es là ?
-Je suis là. Dépêche-toi, j'ai du boulot.
Elle soupire. Encore dix secondes et je raccroche si elle n'a rien dit. Dans un murmure, Rose me souffle :
-Je les ai toujours pas.
-T'as toujours pas quoi ?
-Ben tu sais bien…
-Ecoute, Rose, sois claire, brève et concise. Je perds du fric.
-J'y peux rien si tu veux pas comprendre.
-Rose, je vais raccrocher.
-Ok, t'énerve pas. C'est toujours pareil, on dirait que tu te fiches de ce que j'ai à te dire. Je suis en train de t'annoncer que je suis peut-être enceinte.
Je ne peux m'empêcher de lâcher un petit rire. Elle l'interprète immédiatement :
-Moi aussi, j'aimerais bien, mais faut qu'on soit sûrs.
-T'es en retard de combien ?
-Heu… attends.
Elle doit compter sur ses doigts, se relire pour plus de sûreté. Il lui faut tout de même dix bonnes secondes avant de reprendre :
-Ca fait cinq jours.
-T'as pas oublié ta pilule ?
-Je crois pas.
N'importe quel homme normal lui hurlerait de courir vérifier. Pas moi. Je sais pertinemment que c'est inutile. Je prends une voix plus douce.
-On en reparlera ce soir. Faut que j'y retourne.
-Attends ! Tu passeras acheter un test ?
-Un test de quoi ?
-De grossesse, cette idée !
-Tu peux pas l'acheter, toi ? Ca me fait changer de bus et j'ai pas que ça à foutre.
Elle souffle.
-J'ai plus assez d'argent.
-Emprunte à ma mère.
-Elle va me demander ce que je veux faire avec et je préfère pas en parler maintenant. Tu sais comme elle est, ta mère…
Je sais surtout comment est Rose.
Je raccroche après lui avoir promis de m'en occuper. Dans une

synchronisation parfaite, l'oncle ouvre la porte vitrée, me bouscule presque pour repousser le téléphone du côté du bureau. Je sors sans refermer et descends les escaliers en ajustant mon casque anti-bruit. Derrière moi, le verre résonne longtemps après qu'Edouard ait rageusement claqué le battant.
Alors que je passe à proximité de Paul, mon frère, celui-ci m'interroge du regard. Un clin d'œil suffit à le rassurer. Il reprend le panneau qu'il avait préparé, le pousse sous les galets entraîneurs de la toupie. D'un coup de hanche, il cale la pièce contre le guide et la regarde se faire happer, déchirer par la machine.
Je remets l'aspiration et la dégauchisseuse en marche. Le moteur passe par toutes sortes de hurlements avant de parvenir à sa vitesse de croisière. Derrière la vitre de l'aquarium, tel un poisson nettoyeur, Edouard ne me quitte pas des yeux. Je sens sa présence dans mon dos, comme un léger courant d'air qui s'immiscerait sous ma chemise.

Lorsque sonne l'heure de la pause, Paul me rejoint avec sa gamelle. Nous nous installons dehors, sur les marches de l'atelier. Chacun sort son repas, le déballe délicatement en faisant bien attention de ne pas mettre de la sciure ou des copeaux entre les tranches de pain. Mon père passe par là, nous lance un petit signe du menton. Nous lui répondons de la même manière. D'autres ouvriers descendent les marches, ajustant leur veste ou leur blouson pour aller manger en ville. Les " bon appétit " fusent. Un léger sourire en guise de merci et nous continuons notre repas.

Ca va bientôt faire dix ans que je travaille à la fabrique. Dans la famille, c'est une tradition depuis des temps immémoriaux. Les photos du début du siècle montrent déjà les arrière-grands-oncles en bleus devant les magistrales portes d'entrée. Aussi loin qu'on remonte, tous les hommes ou presque ont travaillé ici. Actuellement, nous sommes cinq de la même famille : mon père, mon oncle, mes deux frères et moi. Pour ma part, l'éventualité de travailler ailleurs ne m'a même pas effleuré. C'était l'endroit du labeur, le seul envisageable, honorable, digne de me faire accepter comme homme. Je ne me suis donc pas posé de question.
Paul regarde passer les nuages que le vent pousse rapidement vers la pluie. Il hésite un instant avant de parler.
-Il te voulait quoi, Ed ?
-C'était Rose qui téléphonait.
Il pose son sandwich, s'essuie les lèvres dans la manche du bleu et s'envoie une confortable gorgée de vin à même le goulot de ma bouteille. Avant de reprendre une bouchée, il demande :
-Elle a toujours pas trouvé de boulot ?

-Elle a toujours pas cherché.
Rose est de ce genre de personnes qui se lamentent des heures durant pour une chose qui ne leur arrive pas alors qu'elles n'ont pas entrepris les démarches nécessaires à son aboutissement. Trouver un travail reste le dernier rempart à franchir pour nous installer au centre-ville, loin de chez mes parents. Elle ne fait rien pour y parvenir, pas une lettre, pas un coup de fil. Et pourtant, ça ne l'empêche pas de me parler chaque jour des humiliations que lui fait subir ma mère. Au début, je me suis insurgé, j'ai dit que ma mère n'était pas responsable si elle même, Rose, ne faisait rien pour bosser et donc, pour nous donner les ressources nécessaires à une installation en ménage. Le temps a passé doucement sans qu'elle cesse ses litanies. Je ne prends plus la défense de ma mère, je la regarde seulement droit dans les yeux sans rien dire jusqu'à ce qu'elle se taise. Chez quelqu'un d'autre, une telle résignation me mettrait hors de moi, m'amènerait à crier : " mais fais quelque chose ! tu ne peux pas la laisser parler de ta propre mère comme ça, sans réagir ! ". Il faut croire que si. Je peux la laisser faire tout ce qu'elle veut sans réagir.
Je peux par exemple la laisser dire qu'elle est enceinte alors que c'est impossible.
Paul se tait. Ses mains fines, bien trop pour un menuisier, déroulent le papier entourant son dessert. Il a des manières très douces, presque féminines, et pourtant, rien ne permet de mettre en doute sa virilité. Le peu de personnes qui s'y sont risquées n'en ont pas gardé un souvenir particulièrement agréable.
Il me tend une bonne moitié de sa part de tarte, sans un mot. Je la saisis à deux mains, paumes, ouvertes, comme une offrande. Il regarde le morceau qui lui reste sur les genoux sans le toucher. Quand il me parle, les yeux toujours rivés sur son dessert, j'ai presque l'impression qu'il pense tout haut.
-Si tu la virais, ça serait un peu dur au début. Mais vaut mieux un gros orage qu'un temps de merde qui te pourrit la vie. Tu serais peinard, après.
Je souris faiblement, sans pourtant éprouver aucune gaieté.
-Jusqu'à la prochaine. Tu crois vraiment que c'est elle le problème ?
-Qui veux-tu que ce soit ? C'est quand même pas la mère.
-J'ai pas dit ça. C'est pas à elle que je pensais.
Paul se tait.
Une première goutte tombe sur le papier d'emballage de mon sandwich. Nous levons les yeux au ciel, comme s'il était possible de voir arriver la pluie.
Ce temps ressemble à celui dont parlait Paul, sans personnalité, sans saveur. Tout doucement, mon moral se laisse emporter vers les égouts par cette eau qui ruisselle.
Après avoir tout remballé, nous rentrons dans l'atelier. Mon frère brise le

silence en déclenchant l'aspiration de la toupie. Je remonte la fermeture éclair de mon bleu, ajuste le casque tandis que la sonnerie imposant la reprise du travail couvre un instant le hurlement des moteurs. Là haut, sur la verrière, l'eau glisse rapidement vers le chêneau, drainant derrière elle les feuilles mortes déposées par le vent.
Bébert sort de la cabine de vernissage. Il referme la porte derrière lui, traverse l'atelier et monte les marches menant à l'aquarium. Edouard le regarde approcher sans un sourire. Il sait très bien pourquoi mon frère vient le voir : l'humidité. Dès qu'il pleut, l'atmosphère chargée d'eau et de poussière rend le travail de vernissage particulièrement ardu, hasardeux. L'un va vouloir arrêter, l'autre va donner l'ordre de continuer. Tous ici, nous connaissons le problème. Dès qu'il fera meilleur, les arpettes seront dehors, papier de verre à la main, ponçant les fruits de l'obstination d'Edouard.
Je saisis un plateau de chêne, le pose sur la table en fonte de la dégauchisseuse et règle la hauteur de coupe à l'aide du volant situé en façade. Au dessus de nous, des éclats de voix perforent le verre. Félix, qui passe à proximité en poussant un chariot, me lance :
-Putain de famille !
Je ne me retourne même pas, pas plus que lorsque Bébert sort de l'atelier sans un mot, son sac à la main.

En rentrant, comme Rose me l'a demandé, je passe par la pharmacie pour acheter son test de grossesse. Paul continue avec le même bus. Je descends devant la gare et change pour le 7, celui qui va au centre-ville. Les commerçants ont déjà sorti les décorations de Noël. Nous ne sommes pourtant qu'au mois de novembre. A ce rythme, encore quelques jours et les œufs de Pâques viendront orner les vitrines des boulangers, côtoyer les pères Noël et petits Jésus en chocolat. Je m'étonne que notre bon maire n'ait pas encore réglementé ces pratiques, désireux comme il l'est de se préserver de l'anarchie.
La pharmacie la plus proche fait justement l'angle avec une pâtisserie sécessionniste dont l'étalage n'est encombré d'aucune représentation religieuse. Les portes automatiques s'écartent, me laissent le champ libre. Je me place au bout de la queue, derrière la femme d'un habilleur accompagnée de leur petite fille. Elle ne me reconnaît pas et je ne fais rien pour.
La pharmacienne est seule pour tout ce petit monde. Le comptoir de droite, celui où devrait officier une collègue, est inoccupé. Les mains de la fille saisissent les boites, les retournent, tapent les codes, déplient les ordonnances. Elle ne lève que rarement les yeux, pour reconnaître le client avant de lui lancer un bonjour enjoué, dénué de ce rictus parasite qui pollue

si souvent les sourires des commerçants. De temps à autres, elle repousse rapidement une mèche de cheveux blonds roux derrière son oreille. Le geste est automatique, mécanique. Parfois même, elle efface la mèche alors que celle-ci est restée bien sagement en place. Je me surprends à compter le nombre de fois où elle effectue l'opération. Quand arrive mon tour, nous en sommes à vingt et une. Elle lève un regard vert au niveau du mien, tend la main en attendant que je lui donne mon ordonnance. Je remue juste les lèvres, doucement :

-Il me faudrait un test… un test de grossesse.

-Quel modèle ?

-J'en sais rien… le moins cher.

La demoiselle file entre les rayons, repousse trois tiroirs avant d'accéder à ce qu'elle cherche. La voilà de retour, tout sourire. Elle pose la boite sur le plateau en verre après avoir passé son crayon optique sur le code barre. Ses mains sont minuscules. Je m'en rends compte lorsque j'y dépose l'argent. Les miennes sont presque deux fois plus larges, des mains d'assassin. J'ai soudain envie de les cacher, de les enfoncer dans mes poches, sous les mouchoirs que je promène constamment. Je récupère ma monnaie du bout des doigts, sans la regarder, comme saisi de honte à cause de ces membres qui trahissent mon métier, une condition qui n'a rien d'honorable.

Dehors, la pluie redouble, faisant baisser la tête et relever le col à ceux qui n'ont pas de parapluie. Je marche rapidement jusqu'à l'arrêt de bus, m'assieds sur le banc de bois, contre une vieille femme qui contracte immédiatement sa fesse droite au contact de la mienne. Elle tousse légèrement, se lève, consulte les horaires et revient s'asseoir sur le banc, trente centimètres plus loin.

Je déballe le test et étudie la notice. Il faut laisser tomber quelques gouttes d'urine dessus, attendre trois minutes. Si la femme est enceinte, deux lignes bleues apparaissent. Dans le cas contraire, c'est une seule ligne. Et si elle l'était vraiment ?

La belle surprise.

J'ai rencontré Rose dans un bar. C'était un samedi soir. Elle était venue avec son copain du moment, un employé des postes, un type qui faisait les trois huit au tri du courrier. Je ne l'ai pas remarquée immédiatement. C'est Paul qui m'a dit qu'une fille me regardait. J'étais un peu éméché, comme tous les samedis à cette époque. Son copain était parti dans la pièce voisine jouer au billard avec d'autres personnes, dont Bébert, mon frère. Je me suis levé, ma bière à la main, et clopin-clopant, j'ai été la rejoindre. Tout le temps qu'a duré cette traversée, elle n'a pas cessé de me fixer droit dans les yeux,

avec un petit sourire ironique. Lorsque je me suis assis, elle n'a rien objecté. J'ai fini ma bière en prenant tout mon temps, comme si nous étions deux vieux amis qui n'auraient plus rien à se dire et qui écouteraient tranquillement la musique avant de rentrer se coucher. La canette a failli tomber lorsque je l'ai reposée. J'ai demandé :
-Ca te dérange pas que je me mette là ?
Elle a répondu d'un léger mouvement de tête accompagné d'une charmante petite moue. J'ai sorti un mouchoir pour évacuer dans un grand souffle tout ce qui obstruait mes narines. Elle continuait de me regarder en souriant. Après avoir rangé mon mouchoir, j'ai dit :
-Excuse-moi, c'est pour pouvoir respirer.
Le sourire est devenu rire, les yeux se sont plissés et elle a secoué la tête.
-Tu peux utiliser ta bouche pour ça.
J'ai dit que non et je me suis penché pour l'embrasser, longuement. Elle s'est laissée faire. Dans la pièce à côté, les joueurs de billard continuaient de crier à chaque fois qu'une boule entrait dans un trou. Paul était devant l'accès, empêchant qu'on puisse voir ce qui se passait dans le bar. Nous nous sommes levés, Rose et moi, et nous sommes sortis. Sur le parking, nous avons recommencé à nous embrasser, encore plus longtemps que la première fois. Je l'ai emmenée dans ma voiture, fermement décidé à la baiser là, à quelques mètres à peine de son postier. La petite culotte était déjà par terre, sur le tapis de la Mustang, lorsqu'elle m'a demandé d'aller un peu plus loin.
Nous avons parcouru quelques kilomètres avant de trouver un endroit propice. Par malheur, cette balade nocturne combinée à l'abus d'alcool avait sérieusement entamé mon ardeur à la besogne. Lorsque j'ai arrêté la voiture dans le chemin de terre, il s'est avéré que je n'y parviendrais pas ce soir là. Rose avait beau secouer mon pauvre membre tant qu'elle pouvait, celui-ci restait flasque, sans vie, aussi rigide qu'une manche à air. Sous la lumière lunaire, on l'aurait dit luminescent. J'ai retiré sa main doucement en lui demandant de ne pas insister. Elle a remis sa culotte, s'est arc-boutée sous la capote et a dit que ce n'était pas grave, que nous allions parler. Je n'en avais aucune envie, j'étais furieux, furieux de ne pas bander, furieux qu'elle nous ait fait venir ici alors que j'aurais été en mesure de la faire hurler sur le parking. Pour moi, ça ne faisait aucun doute.
Je l'ai écoutée me raconter ses histoires sans dire un mot. Absorbée par son monologue, elle n'a pas remarqué mon mutisme.
Je me sentais mal, humilié, rabaissé. Sa compassion m'énervait encore plus, tout comme sa main sur ma cuisse, si proche de mon sexe mou. A choisir, je crois que j'aurais préféré qu'elle sorte de la voiture en claquant la portière, en me traitant d'impuissant. J'aurais pu la haïr, lui courir après, la gifler, l'allonger sur le capot et la baiser là, finalement.

Peu à peu, je me suis calmé. L'alcool, la fatigue, mon accident qui était encore proche, autant de bonnes raisons à ce qui venait d'arriver. Je devais me ménager. Pendant qu'elle parlait, je me suis dit qu'il fallait qu'on se revoie, que je ne pouvais pas la laisser sur une aussi mauvaise impression, que la prochaine fois serait la bonne.
Je l'ai déposée devant le bar et nous nous sommes quittés après nous être donnés rendez-vous le lendemain, dans la salle d'attente de la gare. Elle n'a posé aucune difficulté, même pas par rapport à son mec.
Le jour suivant, la gare était pratiquement vide. Il valait mieux ne pas traîner, commencer immédiatement par les choses sérieuses. Nous sommes donc allés aux toilettes et je crois pouvoir dire qu'elle a aimé ça. J'ai donné le meilleur de moi-même plusieurs fois de suite. Quelque part, j'étais heureux, rassuré. Ma performance confirmait que tout marchait correctement de ce côté là, que tout était rentré dans l'ordre. J'en ai rapidement éprouvé de l'affection pour Rose.

Nous nous sommes revus souvent par la suite. Tout allait pour le mieux jusqu'à ce que son employé des postes décide que ça avait assez duré et qu'il était temps de la mettre dehors, ce qu'il fit sur le champ.
C'est ainsi que j'ai vu Rose débarquer un soir avec deux valises, un manteau en velours rouge, deux ours en peluche blancs et un ticket de consigne. Ma mère n'a pas ouvert la bouche de la soirée. Elle ne s'est même pas levée pour saluer ma conquête, lui serrer la main. Je l'ai aidée à monter ses valises dans ma chambre et nous sommes redescendus pour manger. Rose souriait de toutes ses dents, à tout le monde. Je sentais obscurément ma liberté s'envoler tout doucement vers des contrées d'où elle ne reviendrait peut-être plus.
Les premiers temps, à part avec ma mère, ça s'est plutôt bien passé. Elle était là quand je rentrais le soir, elle souriait, m'écoutait. Nous allions nous balader le dimanche en forêt, nous retournions dans le bar où nous nous étions rencontrés, nous parlions tard le soir après avoir fait l'amour, ce genre de chose que font tous les nouveaux couples.
A partir du moment où elle a abordé le thème des bébés, tout s'est mis à changer doucement, elle comme moi. Je n'osais pas lui avouer pour mon accident de peur qu'elle ne parte. Elle me parlait d'enfants très souvent, elle cherchait des prénoms, m'obligeait à lui dire ceux que je préférais. Nous en sommes même venus à nous asseoir dans un parc pour les regarder évoluer, jouer. Ces séances me mettaient mal à l'aise, me déprimaient, pour tout dire. Au bout de quelques temps, quand Rose m'a suffisamment travaillé, j'ai senti une impression désagréable s'installer, comme quand on vient de fêter son anniversaire et qu'on se rend réellement compte qu'on ne pourra plus jamais revenir en arrière, que tout est foutu, irrévocable, que la

vie va toujours dans le même sens, quoi qu'on y fasse.
J'aurais dû lui dire dès le premier jour, pour beaucoup de raisons… J'aurais dû.

Ma mère est dans la cuisine, devant le trou béant de la cuisinière. Des flammes montent haut, éclairant son visage de lueurs mouvantes alors qu'aucun de ses traits ne bouge. Elle oscille doucement au rythme de sa respiration sifflante. Dans son dos, Rose essuie la vaisselle qui a servi a faire la soupe. J'entre et jette ma veste sur le fauteuil du père. Elles tournent légèrement la tête, me lâchent chacune un petit sourire, avec chacun une signification différente.
-Pourquoi vous allumez pas la lumière ? On y voit rien.
-L'électricité, ça coûte cher.
-Les lunettes aussi.
Ma mère ne répond pas, elle prend la plaque de fonte et la fait glisser sur le trou de feu. Je remarque au passage le tremblement de ses mains. Ca n'a pas l'air de s'arranger. Cette fois-ci, la pièce est plongée dans l'obscurité. Rose se dirige vers la porte, bascule l'interrupteur, donne sa triste réalité au décor qui nous entoure. Dans son coin, ma mère lui lance un regard lourd de sens, hausse les épaules et repousse la cocotte où chauffe la soupe sur le devant de la cuisinière.
Personne n'écoute le poste de radio qui saupoudre le silence de paroles grésillantes. J'abaisse le bouton avant de m'asseoir.
-La radio aussi, ça consomme.
Rose se tourne vers moi.
-T'as été à la pharmacie ?
-Oui.
-Pourquoi ? Quelqu'un est malade ?
-C'est rien, maman, c'est Rose qui voulait de l'aspirine, alors comme j'allais en ville, je me suis arrêté pour en prendre.
Elle plonge la main derrière la cuisinière, y pose les quelques journaux qu'elle tenait. Après s'être redressée, elle jette un rapide coup d'œil vers Rose. Celle-ci tourne la page de son magazine brusquement, faisant voler les robes des princesses sous la lumière pâle.
-On en a ici, de l'aspirine. Elle peut pas en prendre à la salle de bains ?
-C'est bon, maman. Laisse tomber. Je lui ai juste acheté un tube, c'est tout. Celui de la salle de bains, y'a pas de vitamine C dedans.
Rose se lève, jette le journal sur la table et quitte la cuisine. Aussitôt, ma mère prend la revue, la froisse, ouvre la cuisinière et la fourre dans le feu.
-T'as donc trop d'argent ? Faut en plus que tu le dépenses pour elle ?
-J'en ai eu pour quinze francs.
-Quinze francs… et tu crois que je fais quoi, moi, avec quinze francs ? Cette

soupe, là, elle vaut même pas quinze francs.
-Maman, qu'est-ce que tu lui reproches, réellement, je veux dire ?
Elle se tait.
-Tu lui reproches de pas travailler ? Elle t'aide pas assez ?
Toujours aucune parole. Je me lève. Alors que je sors, sa voix me parvient, emmêlée dans les chuchotements de la cocotte. Je me retourne.
-Qu'est-ce que tu dis ?
-Tu sais très bien ce que je dis.
-J'ai pas entendu.
Elle hausse les épaules, éteint la lumière et s'assied dans le fauteuil de mon père. Je la laisse tandis qu'elle continue de marmonner.

Rose a tout déballé, encore une fois. Elle est devant la porte de l'armoire vide. Tous les habits sont par terre, emmêlés, chiffonnés. J'entre en faisant mine de ne rien remarquer. Assise sur le lit, elle pleure, du moins, elle essaie. Je me laisse tomber à ses côtés, les mains derrière la tête, sans ôter mes chaussures. Tout en baillant, je jette un œil au ciel qui se découpe dans un coin du carreau.
-André, j'en peux plus. Faut qu'on prenne un appartement.
Je ne réponds pas. Il suffit d'un peu de sang froid pour réduire la crise à quelques minutes.
-André ! Je te parle !
-Je t'entends.
-T'en a rien à foutre. Tu te fous que j'aie besoin d'être seule ou pas. Tu te fous que je sois enceinte ou pas…
-T'es pas enceinte.
-Ah bon ? et pourquoi ça ?
-Parce que.
Elle reste prostrée quelques minutes, renifle et pousse des gémissements à intervalles réguliers. Je suis vanné. Si elle arrêtait son cinéma, je crois que je dormirais.
Un choc m'écrase les côtes. J'ouvre les yeux, levant déjà la main pour la cogner. Elle est debout, au milieu des habits qu'elle piétine sans vergogne. Je me redresse sur le lit.
-Recommence ça et je t'éclate.
Elle sourit, sachant pertinemment qu'elle peut me frapper tant qu'elle veut, que je ne ferai rien si elle réussit à s'enfuir plus de cinq secondes après son acte.
-Tu l'as mis où, le test ?
Je fouille ma poche, en sors la boite cartonnée et lui lance au visage, regrettant dans la seconde le geste que j'ai esquissé pour m'excuser.
-Tiens ! amuse-toi bien.

-Où tu vas ?
-Je vais mettre la table.
-Tu veux pas faire le test avec moi ?
-Tu veux que je pisse sur un bout de carton, c'est ça ? T'es quand même capable de faire ça toute seule !
Elle me fixe droit dans les yeux, effrayée.
-T'es pas normal. N'importe qui voudrait savoir. Toi, tu t'en fous.
-T'as raison, je m'en fous. Oublie pas de ranger les habits quand t'auras fini de jouer.
Pour toute réponse, elle donne un coup de pied dans un tas de chemise qui vole contre la table de nuit. Je referme derrière moi.

Mon père nous rejoint alors que je finis de mettre la table. Il pousse le fauteuil où est assise ma mère pour passer devant la cuisinière. Celle-ci ne bouge pas, ouvre un œil pour aussitôt le refermer. Quand j'allume la petite lampe qui sert de veilleuse, elle plisse l'ensemble du visage, grommelle quelques mots incompréhensibles. Je remplis le verre devant elle et range sa bouteille dans le placard. En guise de remerciement, un semblant de sourire éclaire son visage.
Le père est assis, sa serviette sur les genoux. Il taille six tranches de pain, les distribue autour des assiettes et repose son couteau contre la sienne. Ses deux mains posées à plat de part et d'autre du couvert sont le signal. Je prends la louche, me dirige vers le fond de la cuisine, donnant au passage un coup de pied dans la chaise où s'est affalée ma mère. Elle sursaute, grogne, lève la tête avant de se redresser pour rejoindre mon père, son verre à la main. La louche frappe le plafond, enlevant quelques parcelles supplémentaires de plâtre à l'endroit du signal. Je l'essuie doucement avec un chiffon avant de faire le service. A l'étage, des pas résonnent.
Voilà Bébert, immédiatement suivi de Paul. Mes frères s'asseyent sans un mot, plongent aussitôt leurs cuillères dans la soupe, avalant rapidement le liquide brûlant.
Au moment de pénétrer dans la pièce, Rose reste sur le pas de la porte, posant, un sourire énigmatique au coin des lèvres. Une fois qu'elle est sûre d'avoir été remarquée, elle bouge, vient s'asseoir à ma gauche, entre Bébert et moi. Je ne lui demande rien, connaissant le résultat.
Paul lève la tête, vide sa cuillère et regarde mon père.
-Papa, t'en as collé combien aujourd'hui ?
-Une quinzaine.
Bébert donne une bourrade à mon jeune frère, le fait tomber de son tabouret. Celui-ci se redresse silencieusement tandis que ma mère murmure un reproche sans lever le nez de sa soupe. Bébert n'y prête pas attention. Il saisit Paul par l'oreille, tire dessus avec force.

-Je t'ai déjà dit de pas parler boulot à table !
Rose ricane avec un air de petite fille à qui on vient de demander de soulever sa robe. Je passe mon bras par dessus son épaule, attrape mon frère par les cheveux et lui tire la tête en arrière.
-Lâche-le !
Il obtempère au bout de quelques secondes que j'emploie à assurer ma prise. Je suis plus jeune que lui mais aussi plus fort. La dernière raclée qu'il a tenté de me mettre s'est soldée par huit points de suture sur le côté de son crâne, deux côtes fêlées et, pour ma part, des frais de docteur que je payais encore six mois après mon embauche à la fabrique.
Nous mangeons les poireaux vinaigrette sans autre bruit que celui des couteaux taillant difficilement dans le vert trop ferme. Rose n'arrête pas de se frotter à moi, de me lancer des clins d'œil complices. Je la regarde le moins possible, commençant à me poser de sérieuses questions quant à la fiabilité de ce foutu test. Mon père a déjà fini. Il se cure les dents avec une allumette usée qu'il vient de tailler et qu'il a coincée entre le reste de pouce et le moignon d'index. Chaque fois qu'il extrait un débris, il recule l'allumette, observe quelques secondes le morceau avant de l'ingurgiter à nouveau. Ma mère ne bouge presque pas, le nez sur son assiette. Elle me laisse lui couper ses poireaux avec quelques grognements de contestation feinte. Sa journée est finie.

Lorsque nous remontons dans la chambre après avoir fait la vaisselle, Rose m'attrape au beau milieu du couloir et tente de me rouler une pelle. Je la repousse, m'essuie la joue de sa bave. Ca n'atténue en rien son excitation. Tout en ouvrant la porte de la chambre, je ricane.
-Alors, tu t'es bien amusée ? t'as fait pipi sur le carton ?
Elle piétine les habits épars, se faufile jusqu'à la table de nuit, allume la lampe et tourne vers moi un visage radieux ainsi qu'une fine lamelle blanche. Je m'approche, saisis l'objet. Dans la lumière, les deux petits traits bleus sont très nets. Je n'ai, il est vrai, d'yeux que pour eux.
-Alors tu vois ?
On dirait qu'elle vient de gagner un pari. Je fouille sur la commode, renverse sa boite à bijoux, fébrilement.
-Elle est où, la notice ?
Rose enfouit la main dans sa poche, en sort un bout de papier froissé et me le tend. Je le déplie rapidement.
Deux traits : test positif. Un trait : test négatif. Positif ? Négatif ? En clair ?
En clair, Rose est enceinte.
-Je suis enceinte, mon chéri.
C'est bien ce que je disais.
J'ai une furieuse envie de lui écraser sa sale petite gueule de putain sur le

marbre de la commode.

Jean MATROT

Dans les romans de Jean Matrot, les héros n’ont rien d’exceptionnel, ils dorment la bouche ouverte en bavant sur l’oreiller, volent des chewing-gums aux caisses des supérettes ou se font une entorse en essayant de rattraper leur chien qui traverse la nationale. Comme tout un chacun, ils ne peuvent échapper à la confrontation avec cette grande aventure qu'est la vie. Parfois, elle les mène un peu plus loin que les autres et les force à improviser…C’est cette improvisation qui intéresse l’auteur, ce passage à l’acte révélateur…

Les Habilleurs

Le boulot à la fabrique n'est pas des plus enrichissants, dans tous les sens du terme. Ce n'est pas une vie mais c'est celle d'André. Avec son père, ses frères, ils se lèvent chaque matin pour aller raboter, dégauchir, assembler, vernir. Faire autre chose ? Dans une ville comme celle-ci, presque un coron ? Certains ont dû essayer, sans doute. En tout cas, personne ne les a vu revenir, se pavaner dans des grosses américaines. Ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire si ça s'était si bien passé. Heureusement, au milieu de tout ça, il y a Rose, Rose qui a ses défauts mais qui est là. C'est déjà une qualité. Elle attend, elle se débat avec une belle mère qui a du mal à supporter sa présence quotidienne, elle voudrait bien trouver du travail, mais personne ne lui en donne. En chercher ? Ca se fait ?Cette petite vie pourrait très bien continuer des années comme ça si elle n'allait pas ramasser un spermatozoïde qui traîne. Et cette graine là, André est sûr qu'elle n'est pas de lui. Qu'est-ce que vous feriez à sa place ?